

Recherches sociographiques



Gaétan TREMBLAY et Jean-Guy LACROIX *et al.*, *Télévision. Deuxième dynastie*

Jacques De Guise

Volume 34, numéro 1, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056764ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056764ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

De Guise, J. (1993). Compte rendu de [Gaétan TREMBLAY et Jean-Guy LACROIX *et al.*, *Télévision. Deuxième dynastie*]. *Recherches sociographiques*, 34(1), 192–195. <https://doi.org/10.7202/056764ar>

ci devient, en 1855, le premier hôpital affilié à l'Université Laval. Les Augustines gardent la haute main sur la gestion de l'institution, mais désormais, médecins et chirurgiens accompagnés de leurs étudiants y prennent une place accrue, ce qui provoque un certain heurt entre d'anciennes pratiques de charité et une nouvelle conception de la santé qui inspire l'espoir de vaincre la maladie. L'Hôtel-Dieu apparaît ainsi comme une institution en transition. Par ailleurs, il se révèle de plus en plus confortable dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, grâce aux progrès techniques qui apportent l'eau courante, la toilette à eau, la salle des convalescents, la multiplication des bains et des lave-mains, le chauffage central à eau chaude avec radiateurs, la chambre d'isolement pour les malades contagieux et le téléphone.

Un chapitre est consacré à l'organisation de la communauté et à l'idéal de la spiritualité des Augustines. Il y est question de la règle de saint Augustin, des vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté, des mortifications, de la clôture, de la vie communautaire; le tout dans une perspective évolutive du XVII^e au XIX^e siècle.

Rousseau décrit 250 ans d'histoire, à sa façon qui relie l'époque mystique à celle de l'industrialisation. Le seul agacement vient des sous-titres, certes élégants, mais qui ne recouvrent pas vraiment le contenu, ou qui ne l'annoncent pas clairement. On les aimerait plus explicites. Cela dit, cette étude suscite beaucoup d'intérêt et mérite d'être lue par les historiens de métier et par le grand public pour plusieurs raisons: d'abord, pour la manière dont Rousseau aborde une institution dans la double perspective de la tradition et du changement; ensuite, parce qu'il situe bien la raison d'être de l'Hôtel-Dieu et son rôle dans la société. Mais, surtout, l'ouvrage représente une grande valeur pour qui s'intéressent à l'histoire de la médecine, car en étudiant l'évolution de l'Hôtel-Dieu, c'est l'histoire de la médecine, de la technique médicale, de la chirurgie et de la pharmacopée qu'il met en lumière. Enfin, qu'il soit permis de souligner une originalité de Rousseau dans la façon d'utiliser les notices nécrologiques pour en tirer une évolution des courants de spiritualité. Bref, voilà une étude remarquable d'érudition, bien écrite, basée sur une solide documentation intelligemment utilisée et raccrochée aux grands courants de pensée, de France et d'ici.

Micheline D'ALLAIRE

*Département d'histoire,
Université d'Ottawa.*

Gaëtan TREMBLAY et Jean-Guy LACROIX *et al.*, *Télévision. Deuxième dynastie*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1991, 163 p.

L'ouvrage porte sur l'évolution de l'industrie de la télévision montréalaise durant les années 1980. Ce secteur connaît une ère de transformation marquée notamment par le développement de la câblodistribution. Vidéotron, par exemple, est en croissance

exponentielle: le nombre de ses abonnés augmente; elle vient d'acheter Télé-Métropole, tête du réseau T.V.A. et ses compagnies de production et de diffusion; elle accroît ses services et l'éventail de ses émissions. On observe une progression similaire, bien que moins prononcée, chez C.F.C.F. La montée en flèche de la câblodistribution n'est pas le seul facteur d'évolution. La récession économique et l'arrivée de Télévision-Quatre-Saisons (T.Q.S.) ont avivé la concurrence. En même temps, moitié par volonté politique, moitié par souci d'économie, les gouvernements ont réduit le financement des entreprises publiques de télévision: Radio-Québec et Radio-Canada diffusent maintenant de la publicité; les sévères compressions du budget de Radio-Canada ont fait la manchette, et cette dernière produit moins d'émission, faisant plus souvent appel aux producteurs canadiens ou étrangers. Enfin, Télé-Métropole, qui était traditionnellement très rentable, doit maintenant faire face à une crise financière. Bref, l'industrie de la télévision se transforme en profondeur. Les deux premiers chapitres, qui évaluent les réalisations de la dernière décennie, sont à cet égard très éloquents.

Les changements observés s'accompagnent de modifications majeures dans la structure du marché, comme le démontre une série de tableaux: depuis 1982, les profits provenant de la publicité ont chuté même si de 1980 à 1986, les tarifs publicitaires ont augmenté de 17,6% et si l'auditoire est demeuré à peu près stable. La part de marché publicitaire de la télévision stagne autour de 16%: «la télévision, en tant que véhicule publicitaire [semble avoir] atteint son point de saturation» (p. 56). Il ne faut donc pas se surprendre si l'arrivée de T.Q.S. a provoqué des ondes de choc dans l'ensemble de l'industrie et si «la télévision francophone de Montréal est en crise financière» (p. 58).

Du côté des câblodistributeurs, les indices sont beaucoup plus encourageants: le nombre des abonnés n'arrête pas de grandir et le taux de pénétration va sans cesse croissant. Parallèlement, les entreprises se sont lancées dans des mouvements de concentration verticale et horizontale. Par delà la complexité des organigrammes, on voit apparaître Vidéotron comme le géant qui dominera sans doute ce secteur d'activités pendant la prochaine décennie.

Au chapitre des stratégies, les auteurs examinent les politiques adoptées par les divers acteurs. Durant les premières décennies, les télédiffuseurs étaient en quelque sorte protégés par l'État. Ce dernier limitait la concurrence de deux façons: il restreignait le nombre des diffuseurs (le plus souvent à deux, dans les meilleures conditions) et il subventionnait généreusement l'un des «concurrents», Radio-Canada, à qui il confiait un mandat de service public. Il en résultait, à Montréal, une situation particulièrement avantageuse pour Télé-Métropole, qui jouissait d'un auditoire captif et fidèle et qui a pu réaliser, pendant des dizaines d'années, des profits à la fois généreux et presque garantis. Le développement de la câblodistribution et, plus récemment, les restrictions budgétaires imposées à Radio-Canada et l'arrivée de T.Q.S. sont venus perturber cette béate sérénité des investisseurs. Radio-Canada réagit en resserrant son budget mais aussi en haussant ses recettes publicitaires et indirectement en augmentant ses émissions de divertissement, ce qui concorde mal avec son mandat de service public qui n'est pas modifié.

Radio-Québec, elle aussi, voit son budget amputé et est contrainte de se tourner vers la commandite commerciale tout en poursuivant des objectifs éducatifs. Télévision-Quatre-Saisons doit se faire une place sur un marché en récession. La précarité de cette situation l'oblige à s'appuyer «davantage sur le sexe..., le sang et la violence..., la grossièreté clownesque...» (p. 108). La recette lui vaut un demi-succès.

C'est Télé-Métropole qui paraît la grande perdante dans ce branle-bas. Les conditions dans lesquelles elle se trouvait depuis son arrivée l'avaient mise dans une situation privilégiée où l'offre était toujours inférieure à la demande et où une politique de concurrence facile lui assurait des profits faramineux. Les auditoires sont maintenant fragmentés, les ressources proportionnellement plus rares et la compétition plus vive: manifestement, les solutions traditionnelles de facilité ne suffisent plus à faire le plein d'auditeurs, et la stratégie doit être repensée.

Cette analyse très attentive sert de boule de cristal dans laquelle les auteurs voient se dessiner le profil des années à venir. Le futur sera caractérisé par une privatisation plus poussée de l'industrie et conséquemment par la « destitution de Radio-Canada comme force structurante de l'industrie ». C'est à la câblodistribution que reviendra l'hégémonie avec comme logique dominante celle du « club privé »: on ne vend plus des émissions mais des abonnements ou des accès à des émissions. Pour Tremblay, Lacroix et leurs collaborateurs, c'est là un changement qualitatif de grande importance parce que la télévision cesse d'être un « service public dont le [contrôle] appartient à la collectivité » pour devenir « une activité de mise en valeur du capital ». « L'objectif politico-culturel assigné à la télévision sera remplacé par la recherche systématique de meilleures occasions de profits. » (P. 155.) Cette tendance ira en s'accroissant: avec l'avènement du câble, on a introduit subrepticement l'habitude du paiement et la télévision, qui était « gratuite », est devenue graduellement un service ordinaire. Ce service sera de plus en plus diversifié et, dans quelques années, on le paiera vraisemblablement à la pièce comme aujourd'hui on paie l'interurbain. Et (quelle perversion!) la vie culturelle sera « marchandisée », pour employer cette surélégante expression des auteurs.

L'analyse est très sérieuse du point de vue tant de la description économique que de la réflexion sociologique, et les principaux intéressés ainsi que les experts de la question y trouveront de quoi se mettre sous la dent. Mais, à mon avis, le texte demeure un peu ardu et quelquefois inutilement abstrait. J'ai trouvé regrettable qu'on traite seulement de la situation montréalaise plutôt que de tout le Québec. Certes, Montréal est la plus grande ville du Québec, mais dans le domaine de la télévision sa situation présente des caractères uniques, ne serait-ce qu'à cause de la présence d'un très grand nombre de médias de langue anglaise. De plus, les répercussions en province de la transformation que les auteurs décrivent sont évidemment totalement exclues de l'analyse.

La période étudiée est marquée par une récession économique et il est parfois difficile de distinguer ce qui est conjoncturel de ce qui est permanent. Cette remarque vaut aussi pour la dimension politique: le gouvernement actuel, fortement influencé par le « reaganisme » et le « thatcherisme », mène une politique de privatisation, mais ces conditions politiques peuvent changer rapidement. Compte tenu de l'importance que prend Radio-Canada dans la culture française en Amérique, il serait également étonnant que les Québécois assistent à son déclin sans lever le petit doigt.

Enfin, les auteurs ont une foi aveugle dans la docilité du consommateur à payer pour les services du câble. À côté de la télévision conventionnelle et des canaux de T.V.P., les câblodistributions offrent maintenant une foule de canaux grâce auxquels on peut s'acheter une maison ou une automobile usagée, connaître son avenir et se choisir un conjoint ou jouer au pendu. Elle offre également une programmation pour la famille, pour les jeunes, pour les fonctionnaires, les universitaires, les sportifs... sans compter deux canaux spécialisés dans la météo. Tous ces canaux sont d'une utilité fort marginale, mais on les impose même à ceux

qui ne les utilisent jamais, en haussant régulièrement les tarifs de base. Ceci n'est pas dans la logique des lois du marché dont les auteurs prédisent la domination.

Jacques DE GUISE

*Département d'information et de communication,
Université Laval.*

Paul-Louis MARTIN, *La chasse au Québec*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1991, 409 p.

C'est la réédition augmentée et réaménagée d'un ouvrage de grande qualité sous presque tous les rapports que présente Paul-Louis MARTIN, historien et ethnographe, professeur à l'Université du Québec à Trois-Rivières. À partir d'une documentation vaste et diversifiée, il reconstitue l'histoire de la chasse dans la vallée du Saint-Laurent du XVII^e siècle à aujourd'hui. Cet impressionnant tableau se présente en deux sections : la première est fondée sur une périodisation des changements dans la pratique ; la seconde examine l'impact de ces changements sur chacune des principales espèces chassées.

La première moitié du livre relate l'émergence de la chasse pratiquée comme loisir. L'auteur s'étend peu sur le Régime français, caractérisé plutôt par l'exploitation vivrière et commerciale du gibier ; à cette époque, montre-t-il, la *chasse-loisir* aurait été presque exclusivement le fait de la noblesse et de la classe militaire. Martin trouve au début du XIX^e siècle des traces tangibles de l'émergence du loisir organisé de la chasse. La présence britannique y aurait été pour quelque chose, puisque les nouveaux dirigeants du pays auraient importé en terre conquise des pratiques déjà courantes chez eux. Mais ce siècle se distinguerait par la participation des *habitants* à la fête de la chasse. L'auteur raconte, exemple parmi bien d'autres, la chasse dominicale à laquelle se livraient en grand nombre les citadins, tirant à la volée dans des nuages d'oiseaux migrateurs. C'est également au milieu du XIX^e siècle que se multiplient les restrictions imposées à ce genre d'activités, à la fois parce qu'elles se pratiquaient plus ou moins anarchiquement, parce qu'elles faisaient peser des menaces sur la tête des citoyens (par exemple, la bourre enflammée des armes utilisées incendiait parfois les toits de chaume), parce qu'elles décimaient de manière de plus en plus visible et de moins en moins tolérable le gibier lui-même.

La plage de 1880 à 1945, qui contient les ajouts les plus considérables par rapport à l'édition originale du livre, retient longuement l'attention de Martin. La proximité de l'époque permet de la documenter plus abondamment que les précédentes. Mais cette générosité dans la couverture tiendrait aussi au fait qu'il s'agit d'une période charnière, d'une période, Martin le montre adéquatement, marquée de plusieurs tendances durables. Les effets d'une industrialisation galopante étaient massivement ressentis par les forêts, dont les arbres étaient avalés par les navires exportateurs et les usines de pâte à papier. Noté antérieurement, le recul de plusieurs espèces de gibier était tel que certaines seraient déjà signalées comme rarissimes dans la mire des chasseurs *canadiens* ; d'autres disparaîtraient tout simplement ; les hésitations politiques à mettre en branle des mesures de protection et à décider de la nature des mesures à adopter, ne cesseraient de dominer la scène ; les régimes s'accommoderaient de la concession de terres de